

2 avril 2021
Vendredi Saint

Esaïe 52, 13-15 ; 53, 1-12

Le texte de prédication pour ce culte du vendredi Saint se trouve dans le livre d'Ésaïe, aux chapitres 52 et 53. Ce texte parle du serviteur souffrant, une figure qui revient à plusieurs reprises dans le livre d'Ésaïe. Si ce texte trouve sa place dans le culte d'aujourd'hui, c'est parce que les chrétiens ont très tôt associé la figure de ce serviteur souffrant à celle de Jésus-Christ mourant sur la croix.

« Voici, dit le Seigneur, mon serviteur va obtenir un plein succès, il va être élevé, haut placé, et il recevra les plus grands honneurs. Beaucoup, en le voyant, avaient été horrifiés, tant son visage était défiguré, tant son aspect n'avait plus rien d'humain. Et maintenant, une multitude de peuples est stupéfaite à son sujet, des rois ne savent plus que dire, car ce qu'ils voient n'a rien de commun avec ce qu'on a pu leur raconter, ce qu'ils apprennent est inouï.

Qui de nous a cru la nouvelle que nous avons apprise ? Qui de nous a reconnu que le Seigneur était intervenu ? Car, devant le Seigneur, le serviteur avait grandi comme une simple pousse, comme une pauvre plante qui sort d'un sol desséché. Il n'avait ni l'allure ni le genre de beauté qui attirent les regards. Il était trop effacé pour se faire remarquer.

Il était celui qu'on méprise, celui qu'on ignore, la victime, le souffre-douleur. Nous l'avons méprisé, nous l'avons compté pour rien, comme quelqu'un qu'on n'ose pas regarder. Or c'étaient nos souffrances qu'il

portait, nos douleurs dont il était chargé. Mais nous pensions que c'était Dieu qui le punissait ainsi, qui le frappait et l'humiliait.

Pourtant c'est à cause de nos crimes qu'il était blessé, c'est à cause de nos fautes qu'il était accablé. Il a subi notre punition, et nous sommes acquittés ; et par les coups qu'il a reçus, nous sommes guéris. Nous errions tous çà et là comme un troupeau éparpillé, c'était chacun pour soi. Mais le Seigneur lui a fait subir les conséquences de nos fautes à tous. Il s'est laissé maltraiter et humilier, sans rien dire, comme un agneau que l'on mène à l'abattoir, comme une brebis devant ceux qui la tondent, il n'a pas ouvert la bouche. On l'a emporté, jugé, supprimé, mais qui se souciait de son sort ? Or, il était éliminé du monde des vivants, il était frappé à mort du fait des crimes de mon peuple. On l'a enterré avec les criminels, une fois mort, on l'a mis avec les riches, bien qu'il n'ait pas commis de violence ni pratiqué la tromperie. Mais le Seigneur approuve son serviteur accablé par la souffrance. S'il offre sa vie en offrande à la place des autres, alors il aura des descendants et il vivra longtemps encore. C'est lui qui fera aboutir le projet du Seigneur. « Après avoir subi tant de peines, dit le Seigneur, mon serviteur verra clair, il sera nourri par une forte expérience. Mon serviteur, le juste, obtiendra la justice pour une multitude de gens, lui qui s'est chargé de leurs fautes. C'est pourquoi je le place au rang des plus grands, c'est avec les plus puissants qu'il partagera le butin. Car il s'est dépouillé lui-même jusqu'à en mourir, il s'est laissé placer au nombre des malfaiteurs, il a pris sur lui les fautes d'une multitude de gens, et il va encore intervenir en faveur des coupables. »

Pour nous adresser aux personnes que nous aimons, nous avons l’embarras du choix dans les surnoms. Il y a les classiques : “Mon amour”, “mon cœur”, “ma/mon chéri(e)”. Il y a les précieux : “mon trésor, mon soleil”. Il y a les mignons : “Mon bébé, mon chou...” Il y a les torrides : “mon tigre, ma tigresse, mon loup...” Il y a les alsaciens, aussi : “Schätzele, Herzele, Missele...”

Et puis... on a du mal à l’imaginer aujourd’hui, mais à une époque reculée, on pouvait appeler la personne aimée “mon souci”. “Mon souci”... quelle idée ! Et pourquoi pas “ mon problème”, ou “mon désagrément” ? Bon... à bien y réfléchir, pourquoi pas ? Il est vrai que les personnes que nous aimons sont souvent la cause de bien des tracas. Quand on aime une personne, on se fait du souci pour elle. Pour sa santé, pour son bonheur, pour notre relation avec cette personne. Plus on aime, moins on est tranquille. Cette réalité-là, on a eu tendance à l’oublier pour ne retenir que l’aspect joyeux et insouciant de l’amour. C’est sans doute pour cela que l’on ne dit plus : “je t’aime, mon souci d’amour”. Le côté douloureux de l’amour s’est rappelé à nous depuis le début de cette pandémie. La situation est source d’inquiétude non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour nos proches. Finalement, on s’en rend bien compte en ce moment : mieux vaut ne pas aimer de trop, autrement nous ne pourrions jamais dormir tranquille.

Lorsque les médias nous rapportent le nombre de morts liés au COVID, les victimes d’attentats et de guerre, les victimes de viols et de féminicides, notre cœur se serre sur le coup, mais heureusement nous parvenons à passer à autre chose, et à vivre notre vie. Imaginez maintenant une personne qui aimerait le monde entier d’un amour profond, en lisant son journal le matin, elle porterait le deuil de chaque

personne mentionnée dans la chronique mortuaire. Elle serait inconsolable à chaque fois qu’elle entendrait parler d’un malheur qui a eu lieu quelque part dans le monde, et elle bouillonnerait de colère chaque fois qu’elle entendrait parler d’une injustice. Cette personne-là ne serait pas belle à voir. Elle aurait les yeux rouges à force de pleurer, des cernes sous les yeux à force d’insomnies, les traits crispés par une tension constante, les épaules voûtées à force de porter le poids du monde. Cette personne ressemblerait en fait beaucoup au serviteur de Dieu dont nous parle notre texte de prédication. Le serviteur y est décrit ainsi : “Beaucoup, en le voyant, avaient été horrifiés, tant son visage était défiguré, tant son aspect n’avait plus rien d’humain.” On y lit aussi que le serviteur de Dieu “porte nos souffrances et se charge de nos douleurs”. N’est-ce pas par amour ? N’est-ce pas son empathie, son souci pour chaque être vivant qui déforme son visage ? Si ses traits n’ont plus rien d’humain, n’est-ce pas parce son visage est déformé par un amour qui dépasse l’entendement, un amour venu d’ailleurs... un amour divin ? C’est une façon d’aborder le mystère de la croix : comme un mystère d’amour. La souffrance de Jésus sur la croix, c’est la souffrance de celui qui ploie sous le poids de son amour et de son souci pour le monde.

Dans notre texte de prédication, on peut lire aussi que le serviteur est “rejeté, méprisé, ignoré”. Les évangiles racontent de même comment Jésus meurt entouré d’une foule qui le méprise et se moque de lui parce qu’elle ne comprend pas que sa laideur n’est rien d’autre que le visage de l’amour. Il y aurait fort à parier que Jésus connaîtrait le même sort aujourd’hui. Notre époque exalte l’amour, surtout dans les livres et les films, mais dans les faits on y renonce souvent, d’une part parce que nous avons du mal à assumer la part douloureuse de

l'amour, d'autre part parce que notre époque est obsédée par la compétition. A l'école déjà, les évaluations apprennent aux enfants à privilégier la logique de la compétition sur celle de l'amour. Le but, c'est d'avoir des bonnes notes, si possible être le premier, pas d'aider ses camarades. Une compétition de plus en plus tenace les attend ensuite dans le monde du travail. L'injonction permanente à la performance pousse de trop nombreux travailleurs à négliger leur famille et leur santé. D'après une étude récente, de 300 000 à 500 000 personnes auraient ainsi été touchées par un *burn-out* en 2017. Un *burn-out*, comme son nom l'indique, est un véritable incendie intérieur dont on met parfois des années à s'en remettre. A une autre échelle, les pays du monde se livrent une compétition sans merci pour avoir une place de choix dans l'économie mondiale. Ils sont prêts à tout sacrifier pour cela, y compris les objectifs qu'ils se sont fixés en matière de climat. A force de continuer ainsi, c'est notre planète qui est proche du *burn-out*, et qui brûle de tous côtés. Nous prenons de plus en plus conscience des effets destructeurs de ce culte de la performance et de la compétition, mais il est très difficile d'en sortir, parce que nous baignons dedans depuis l'enfance. Il est aussi présent dans nos vies que l'air que nous respirons.

Tandis que les êtres humains s'entre-déchirent pour être dans le haut du panier, celui qui est tout en haut, Dieu lui-même, s'abaisse et vient trouver sa place tout en bas de l'échelle, parmi les ignorés et les rejetés. En Jésus-Christ, Dieu lui-même meurt sur une croix comme un misérable, comme le dernier des derniers. C'est sur la croix qu'il montre sa grandeur, la vraie grandeur : non celle d'être le plus puissant, d'être le premier, mais celle d'aimer.

A présent, Dieu cherche désespérément des êtres humains qui viennent à sa suite et portent leur croix, c'est-à-dire qui partagent une part de son souci pour le monde. Ils cherchent des personnes qui s'extirpent peu à peu de la logique de compétition pour s'ouvrir à la logique de l'amour dans toutes les dimensions de leur vie. Porter un peu de l'amour de Dieu sur nos épaules, voilà qui promet des larmes et des nuits blanches ! Nous n'aurons pas forcément fière allure, mais nous aurons de quoi être fiers.

*Axel Imhof,
pasteur du Consistoire de Hatten, Secteur Nord, Evangélisation,
Travail transfrontalier*

Cantiques

ARC 457, ALL 33/03	Tu nous aimes o bon berger
ARC 630, ALL 46/05	Mon Sauveur, je voudrais être

Intercession

Seigneur Jésus-Christ,

Toi qui meurs sur la croix comme le dernier des hommes
Nous te remettons ce monde qui s'essouffle dans la compétition et la
recherche de performance

Seigneur Jésus-Christ,

Toi qui brûles d'amour pour tes créatures,
Nous te remettons toutes les personnes qui portent au monde un peu
de cet amour,
ceux et celles qui se battent pour la justice,
ceux et celles qui cultivent l'attention et la bienveillance pour tous les
êtres qui croisent leur route

Seigneur Jésus-Christ,

Ton amour est plus fort que la mort.
Apprends-nous à aimer, et à devenir une bénédiction pour les autres.
Nous te remettons toutes les personnes que nous aimons et pour
lesquelles nous nous faisons du souci. Garde-les, Seigneur, dans ta
lumière et dans ta paix.

Amen